



Edito

L'été et ses fêtes arrive à trouer les nuages lacrymos de l'état d'urgence permanent. **On a envie malgré tout de danser, de respirer, de vivre.**

Pourtant les orages sont là partout qui grondent, menacent et foudroient.

Alors il est vital aussi de se préparer à lutter à contre-courant, de réfléchir stratégiquement, d'agir, de cultiver les autonomies collectives, des danses sauvages et des musiques libres à contretemps.

Car la Machine, le système en place, lui ne prend jamais de vacances.

De l'usage de la propriété

Si accéder à un logement correct est un besoin essentiel pour chacun, la réalité montre qu'il est difficile de trouver un logement.

Quel paradoxe car combien sont nombreux les logements inoccupés, es maisons vides.

Il suffit d'une déambulation attentive dans les villages et à Crest pour prendre conscience de l'importance du phénomène.

Mais comment expliquer une telle situation aberrante ?

Les logements vides sont principalement de trois catégories qui correspondent à trois histoires différentes mais dont les conséquences négatives se retrouvent sur tout le territoire.

I - Des maisons vides depuis parfois plusieurs générations.

C'est le cas de maisons qui restent figées dans l'indivision depuis des années où qui n'appartiennent qu'à un seul propriétaire. Souvent leurs façades ont les volets constamment fermés.

Voyez comme elles sont abandonnées à l'inertie, à la fermeture, au silence !

Parfois ô miracle, des travaux sont engagés. On se prend à rêver que la belle endormie va revivre mais non. Il ne s'agissait que de travaux indispensables, voire urgents (réfection de la toiture, arrêt de chute de pierres), mais les travaux achevés, la maison retombe dans le sommeil comme les propriétaires dans l'inertie, l'indivision.

Comment comprendre ? Quelle signification accorder à une bâtisse vide ? Seroit-ce un lieu voué à l'ancêtre qui l'habitat ?

En quelle que sorte un culte funéraire qui se perpétuerait des années durant **Sortons de la passivité morbide.**

La fonction de l'habitation est loger les vivants !

2 - Dans la campagne, c'est une autre situation.

De-ci delà, sont disséminées de grosses bâtisses que leurs proprié-



taires vouent aux gîtes saisonniers et autres chambres d'hôtes.

En saison creuse touristique, ces gîtes sont mis en location pour quelques mois avec l'invitation à quitter les lieux en juin. Souvent le loyer disproportionné ne tient pas compte de la contrepartie qu'est la précarité du logement. (cf le bon coin)

3- Enfin des maisons de famille.

Celles-ci, vastes demeures souvent composées de plusieurs logements indépendants, ne seront ouvertes qu'aux beaux jours des vacances d'été, voire les vacances de printemps pour recevoir une famille étendue. Grands-parents y accueillent enfants, petits-enfants. Le restant de l'année la demeure reste donc fermée.

Pourtant ce projet familial est souvent compatible avec l'affectation de logements à être loués à l'année.

Quel sens accorder à une maison inoccupée ?

La maison n'est pas que de la pierre, c'est aussi un acte.

L'immobilisme est aussi un acte, négatif, qui donne un ton de passivité dans le paysage construit mais aussi dans le paysage mental des occupants du territoire.

Ainsi, songeons aux répercussions sur les enfants de cotoyer depuis leur naissance des murs de constructions vides (de sens)* comme des situations normales.

Quelle lamentable vision d'inertie sociale est transmise!

Ces logements, maisons, bâtisses sans vie où à la vie atrophiée, expriment le manque de vitalité des propriétaires et au-delà du corps social en son entier.

Nous avons chacun une part de responsabilité sociale. La société civile est bien plus qu'un simple agrégat de comportements individualistes.

La vie sociale ne s'arrête pas en limite de propriété.

*Ainsi des jachères industrielles dans Crest rue courre-commère et sur la place de La Clastre où un imposant bâtiment délabré est une ex. filature

ayant cessé son activité autour de 1914.

Et depuis ... Rien.

Tapis rouge La propriétaire de cette dernière jachère dispose d'un autre vaste terrain qui va devenir lotissement par la grâce de la Mairie; sans que celle-ci n'ait formulée contractuellement l'exigence d'une contre-partie sur l'ex.filature.

Ce qui atteste combien le droit de propriété est porté au pinacle, même par les détenteurs du droit public.

Ni centrales nucléaires ni réacteurs EPR ni énergies "vertes" industrielles

A bas le techno-capitalisme !

On ne veut pas d'anciennes énergies industrielles (nucléaire, pétrole, charbon, barrages...) ni de nouvelles énergies industrielles prétendument "vertes" ou "décarbonnées".

On ne veut pas que la machine industrielle à produire des marchandises mortes à la place de la vie change de moteur ou d'énergies.

On ne veut pas des niches lucratives de bio et de verdure pour les riches tandis que les autres subissent le système industriel et ses nuisances.

On ne veut pas que le capitalisme vorace et destructeur survive en se parant de "vert" numérique, éolien ou photovoltaïque.

On veut la fin du techno-monde et des technologies autoritaires, la disparition de la méga-machine à produire et à détruire, on veut que la vie triomphe partout et cohabite au mieux dans des mondes libérés de la civilisation industrielle, de l'Etat et du Capital.

On veut de multiples mondes vivables et libres, faits d'égalité sociale, de justice et de démocratie directe, pas des enclos climatisés cogérés par l'Etat et le Marché capitaliste à coup de numérique, de dystopie technocratique totalitaire et de flics partout.

On veut respirer. On veut que tout le monde puisse respirer.

Les indiens du futur

Griffures

Al'enceinte de l'humanité des hommes étalaient sur des parois de pierre les traces de leur passage, de leurs territoires et de leurs existences précaires. Pour rassurer peut-être leurs terreurs en apaisant les colères du grand ancêtre, père de toutes les créatures.

Sous les préaux, les enfants font toujours des dessins à la craie.

Les parents attendaient l'heure au portail. Quelques uns s'étaient reconnus et bavardaient en groupes clairsemés. Les autres patientaient, laissaient progressivement un vide au centre de l'atroupement. Ils s'éloignaient d'un père inopportun qui prenait tout le monde à témoin et titubait. De la cour, les enfants l'apercevaient, presque isolé devant la grille.

Denis s'était caché derrière un pilier qu'il rayait de quelques coups d'un caillou ramassé. Les autres élèves, curieux du spectacle au dehors, s'étaient rapprochés de la sortie. Ils écoutaient en s'amusant de sa mimique, le marmonnement éructé de l'ivrogne. La porte enfin ouverte, les enfants rigolards rejoignirent les parents gênés. Ceux qui n'étaient pas attendus, s'attardèrent. Ils virent Denis traverser seul la cour et sortir en tentant d'éviter son père qui le rattrapa.

Sur le pilier, un graffiti représentait une figure presque effacée de rayures.

LA DOULEUR BALAFRÉE EST UN TERRITOIRE SIGNÉ

A l'entrée des villes, au bords des voies et des passages, des hommes d'aujourd'hui peignent à la bombe, leurs identités urbanisées. Sur des façades délabrées, abandonnées au gris du ciment, sur des piliers de pont, ils dessinent les témoignages ésotériques et risqués de leurs blessures marginalisées. Sur les murs de sa révolte, en exorcisme de l'antique honte, **Denis continue de taguer les éclaboussures anonymes de l'enfance.**

Taches, griffures montrées comme les marques d'écorchures cicatrisées sur les murs. **La douleur balafmée est un territoire signé.**

Michel Galy



Changer notre monde ?

La France est-elle encore le pays des droits de l'homme ?

Quand Cédric Herrou a changé SON monde, rien ne l'y prédisposait. Il était loin de tout, isolé dans sa bulle de paysan, roi de la grande débrouille. Et pourtant, lui qui ne voulait s'occuper que de lui-même, fut rattrapé par l'humanité.

Y'aurait-il alors deux sortes d'individus : les empathiques et les Autres ?

L'auteur, comme beaucoup de citoyens a tenté de détourner le regard sur ces grappes humaines alignées le long d'un mur, gardées par des policiers armés.

Mais un jour, ces grappes d'individus à la peau colorée, dépenaillés, souffrants par les rudes épreuves de la traversée, ces grappes humaines s'étiolent et deviennent une famille avec enfants qui se pointent à votre porte. Puis d'autres encore, et d'autres encore, mineurs isolés, pauvres hères qui se jettent sur l'herbe de votre jardin parce que votre jardin est juste de l'autre côté de la frontière franco-italienne.

Cédric Herrou refuse d'être un héros, juste un « Herrou têtu et décidé », sans leçon à donner, à part celle-ci : avant de changer le monde, chaque citoyen a le pouvoir de changer le sien (sic).

IL Y A BIEN DEUX HUMANITÉS

Que chaque prétendant-e aux élections qui affirment vouloir représenter le monde des autres, sorte de sa bulle de politicien afin de voir les humains non plus comme des grappes exotiques agglutinées sur le bord des routes ou dans les gares mais comme des voyageurs de l'ombre, tenaillés par la faim, souvent couverts des plaies de récentes tortures, qui espèrent seulement rencontrer un Cédric Herrou sur leur chemin. Au lieu de quoi, la violence d'État continue de les frapper de multiples repréailles alors même que le Conseil Constitutionnel reconnaît le principe de fraternité comme un droit et un devoir capital. Tout ceci ne serait donc que poudre aux yeux ?

Il y a bien deux humanités : les empathiques toujours prêts à aider et « les Autres, lesquels ne pouvant plus détourner le regard, prennent les armes se transformant en chasseur pour déboucher les migrants jusque dans les



bois ! Ne font-ils qu'obéir aux ordres d'un État criminel et d'un préfet un peu trop pointilleux ?

Cédric Herrou est un agriculteur originaire de Nice. Depuis 2016, il est venu en aide à des milliers d'exilés franchissant la frontière franco-italienne à quelques kilomètres de chez lui, transformant sa ferme en un lieu d'accès à la demande d'asile. Son combat, largement médiatisé, lui a valu quantité d'arrestations et de procès, redonnant une actualité à la question du « délit de solidarité ». Il a créé en juillet 2019 la première communauté paysanne Emmaüs Roya.

Chantal

« CHANGE TON MONDE », un livre émouvant, aux éditions « Les liens qui libèrent » avec une préface de J.M.G. Le Clézio.

La presse écrite n'est plus, quelles conséquences ?

J'écris ces lignes aujourd'hui pour m'exprimer sur l'absence quasi totale de presse indépendante dans ce pays. Les grands titres de presse sont détenus par des actionnaires et la presse papier s'est concentré (économiquement) ces dernières années.

Il y a donc une réduction de l'offre de point de vue. A ceci vient s'ajouter que pour subsister financièrement certains journaux misent uniquement sur une page internet, comme Médiapart.

A la fin du XIXème siècle et au début du XXème, la presse quotidienne nationale et régionale était composée de moult titres qui tiraient parfois à plusieurs millions d'exemplaires. **Leurs positions affirmées en faveur, qui du prolétariat, qui du patronat, de la nation ou de la république étant une caractéristique éditoriale revendiquée.** Il était facile, souvent juste avec le titre du canard de deviner les intérêts qu'il allait défendre.

OR L'OBJECTIVITÉ, CELA N'EXISTE PAS ! les salariés, l'électricité issue du nucléaire n'est pas une énergie propre !

Qu'en dire aujourd'hui ?

La bataille économique passée par là, il ne reste presque exclusivement que des points de vue libéraux au niveau de la presse écrite nationale.

La presse quotidienne régionale, elle, est souvent proche d'inconscient pour le lectorat de personnes âgées prostrées dans la peur, de commerçants obnubilés et détenus par des actionnaires ravis de pouvoir opposer les pauvres entre eux à l'instar des chaînes d'info en continue pour la télé.

Sans concurrence, les titres de presses régionales se lâchent. Certains articles ou éditoriaux tiennent explicitement de la xénophobie et la page 4 des faits divers n'en finit plus de faire des raccourcis. Une bonne boutade peut nuire à l'image d'une personne mise en examen mais tant que cette personne fait partie d'une minorité, alors, personne ne viendra se plaindre.

De la nécessité de faire renaître une presse papier indépendante et politisée

Qu'un journal d'extrême droite publie un texte xénophobe, c'est attendu, affiché comme telle.

Qu'un quotidien régional soit mâtiné de petite "réflexion" orienté et xénophobe à longueur de page en est une autre.

Il affiche une Une qui paraît neutre de prime abord. Il prétend représenter la situation locale telle quelle est de manière objective.

Or l'objectivité, cela n'existe pas !

Tout le monde à un point de vue ! Ce point de vue va plus ou moins influencer la manière dont vous allez interviewer une personne, rédiger un article, prendre des photos...

Il est donc crucial de faire apparaître la ligne éditorial du journal et dans chaque article ne pas dissimulé le parti pris de l'auteur-e.

Il y a plus d'un siècle, Gustave Le Bon, Bernays, et d'autres philanthropes théorisaient que l'affirmation et la répétition d'un point de vue influence le quidam sur sa façon de voir le monde et d'interagir avec lui.

Le monopôle des médias étant orienté vers le libéralisme économique et la réaction, il n'est pas surprenant que la société aille dans ce sens.

Il est donc urgent de diffuser une presse indépendante, politisée et papier.

Indépendante car si des financements parviennent de l'état ou du privé, il sera difficile de garder la liberté de la critique. On ne mord pas la main qui nous nourrit.

Politisé car affirmer des positions claires, c'est ne pas mentir au lectrice. A elle-lui de se faire une idée en croisant les différentes positions.

Papier car le rapport au journal est différent, il traîne sur la table de la cuisine, on se le donne, on garde une trace d'un article et une maîtrise d'un texte qui a des conséquences bien réelles.

Donner à lire, illustrer les événements quotidiens permet de remettre les choses dans leurs contextes : les patrons n'ont pas les mêmes intérêts que les salariés, l'électricité issue du nucléaire n'est pas une énergie propre !

C'est placer la question politique à la hauteur des enjeux qui sont les siens. **Qui gouverne ? Pourquoi ? Comment ? Qui y est soumis ? Il y a t'il d'autres voix possible ?**

Depuis quelques années une presse locale prend pied ici ou là. Elle balbutie encore mais existe parfois dans le débat public.

Des journaux comme Creuse-Citron (Creuse), Le Postillon (Grenoble), La Brique (Lille), L'empaillé (Occitanie), et bien sûr Ricochets que vous tenez entre les mains, etc.

Il est temps renforcer et de faire naître une infinité d'expressions qui enrichira le débat d'idée et redonnera à la presse écrite ses lettres de noblesses : **être un contre pouvoir et non le paillason des gouvernants.**

WANTED

RECHERCHE REPORTERS RICOCHETS

RICOCHETS recherche des journalistes en herbes, des reporters locaux, des dessinateurs/trices chevronnés.e.s dans l'art de toucher à tout (BD, dessin humoristique, etc...), des férus d'invention de mot fléché.

Contactez-nous si vous êtes intéressé.e.

Bénévolat garanti.

Anonymat possible.

La gauche "de gouvernement" en panne : problème ou solution ?

A force de faire sienne les "valeurs" du Capital (travail, croissance économique, propriété, libre marché...), la gauche a-t-elle encore un projet alternatif ?

A force de pratiquer la verticalité, de dire que la démocrature en place est une démocratie et de donner foi aux élections, la gauche a-t-elle contribué au dégoût de la politique ?

A force de s'accrocher à l'Etat et ses institutions (police, école, frontières, propriété...), la gauche se coupe-t-elle de la possibilité de faire vivre démocratie, horizontalité, libertés, autogestion, autonomie, éducation populaire... ?

A force d'idolâtrer la technologie, l'industrie et l'innovation, la gauche détruit-elle toute possibilité d'écologie ?

A force de tremper avec les riches et les technocrates, la gauche a-t-elle encore quelque chose de populaire ?

Faut-il composter et brûler l'ensemble de la gauche « de gouvernement » (PC, PS et ses satellites, EELV, FI), en se disant que des cendres peut jaillir la vie ?

La gauche s'est piégée, ligotée, laissant la place à la destruction des conquêtes sociales par le Capital, laissant le consumérisme, le culte du travail et l'intéressement aux bénéfices venir supplanter **des idéaux de ruptures avec le capitalisme.** Tandis que la précarisation généralisée, l'ubérisation, l'éclatement des classes en îlots individualistes, la peur du chômage, la perte de culture de résistance et de lieux d'éducation populaire ont sapé les bases d'une conscience et d'une action collective forte et émancipatrice.

L'immobilisme, les réformettes et les tentatives de non reculs ont remplacé la nécessaire offensive permanente vers des objectifs d'émancipations radicaux.

Elus et capitalistes ont les mains libres, la population est éparpillée en individus consuméristes en quête d'emplois qui sont invités à rester à leur place.

La responsabilité historique de la gauche réformatrice est donc grande dans ce chaos insoluble.

Il faudrait causer de tout ça, afin de peut-être parvenir à élaborer des stratégies, alliances, complicités, et de s'offrir de meilleures perspectives que l'éternelle reconduction du libéralisme ou la montée des extrêmes droites.

Tranche de vie - La sortie du placard

La sortie du placard à l'air d'être un sujet qui plaît particulièrement aux personnes qui n'ont pas besoin d'en faire. Très vite, quand les personnes que je côtoie se sentent un peu à l'aise vient la question de la réaction de mes parents ou de mes proches suite à mon coming out*. Est-ce que j'ai ressentie des changements de comportements au sein de mes relations. Est-ce que ça c'est « bien passé » ?

Je n'arrive pas à savoir si les personnes sont soulagées quand je leur dis que j'ai encore un bon contact avec mes parents ou si elles sont déçues. Si ça manque pas un peu de sensations. On m'a reproché-e il y a peu, lors d'une émission de radio adressée à des collégien-nes, d'avoir parlé de mon vécu de sortie du placard qui s'est « bien passé » et d'invisibiliser toutes celles qui ne se passent « pas bien ». On m'a dit que la transphobie existait encore (nooon, sérieusement ?), et que potentiellement, suite à mon intervention radio qui pourrait inciter certain-es collégien-nes à sortir du placard, des jeunes risqueraient de se retrouver expulsé-es de chez elleux par leurs parents. Que mon témoignage serait donc en quelque sorte inconscient.

Je crois qu'il est important de remettre les choses à leur place. Qu'il est temps de reprendre la parole sur nos sorties du placard et que ce ne soit plus des chiffres qui parlent et encore moins des personnes cis* hétéra qui n'ont jamais eu à vivre cette expérience.

Il est aussi important de préciser que tout ce qui va être dit dans ce texte vient de mon vécu personnel et n'est peut-être pas une vérité générale.

Tout d'abord, il y a une chose qui est sûre, c'est qu'une sortie du placard ne se passe jamais « bien ». Au mieux, elle se passe. Elle ne se passe pas bien parce qu'elle ne concerne toujours que des personnes qui ne font pas partie d'une norme sociale. On ne demande jamais à une personne cis hétéra de sortir du placard, il est apparemment évident qu'elle est cis et hétéra. Donc ça veut dire que pour la société qui nous environne, si on ne sort pas du placard, on est considéré-e comme cis et hétéra, même si ce n'est pas le cas. Et juste ça, c'est violent et empêche donc une sortie du placard qui se passe « bien ».

SORTIR DU PLACARD NE SE FAIT PAS UNE FOIS
C'est violent, parce que sortir du placard ne se fait pas une fois.

Et ça ne dure pas qu'une période. C'est tout au long de notre vie et avec toutes les personnes que l'on côtoie. Alors avec le temps on s'y habitue, on acquiert des stratagèmes pour détourner les questions, pour y répondre avec détachement ou faire comme si tout était normal. Mais c'est toujours violent. Parce que ça se passe toujours de manière unilatérale. Parce que toutes les personnes qui ne sont pas concernées abordent ce sujet avec tellement de légèreté sans imaginer tout ce qu'une sortie du placard implique.

La première chose qui a été présente,

avant de sortir du placard, ça a été d'apprendre qui j'étais moi. Et pour le coup, ça ne s'apprend pas en recevant une lettre par la poste, un sms ou autres courriels. Je l'ai appris avec le temps, à force de me sentir décalé avec mon environnement, de ne pas réussir à rentrer dans des schémas qui me sont imposés et surtout de ne pas me supporter moi-même. Et sans surprise, c'est déjà une première violence.

Après de maints efforts, quand j'ai enfin compris que je n'étais pas un

mec cis, il a fallu affronter un autre problème. Ma propre transmisogynie* qui m'a été inculquée depuis si jeune. La honte d'être qui j'étais, c'est-à-dire le genre de personne que je n'aimais pas croiser dans la rue ou dans des fictions parce que ce genre de personne me mettait mal à l'aise. Un grand merci aux représentations sociales et culturelles ultra négatives concernant les personnes transfems. Et réaliser que ce malaise, il faudra bien le combattre, parce que ce ne sera plus uniquement dans la rue ou dans des fictions que je vais côtoyer une personne transfem, mais bien dans mon quotidien, toute ma vie, à chaque instant.

Quand ce cheminement personnel est suffisamment avancé vient le moment de sortir du placard. Parce qu'il devient trop compliqué de passer sa vie à se faire mégenrer* et d'être renvoyer à ce que l'on n'est pas, notamment par sa propre famille. Et cette sortie du placard ne peut pas bien se passer, parce que pour en être capable, il faut arriver à un stade de réflexions où il est envisageable que potentiellement, chaque personne auprès de qui je sors du placard risque de me faire disparaître de sa vie, sans que j'en aie le choix, même si ce sont les personnes les plus proches de moi à ce moment-là. Et même si ça n'arrive pas, il a quand même fallu faire ce deuil en amont.

Dans le meilleur des mondes, les personnes auprès de qui l'on sort du placard ne vont pas nous rejeter, vont faire évoluer leurs perceptions qu'elles ont de nous, et donc notre relation et tout ira bien. Dans les faits, ça se passe rarement comme ça. Il faut essuyer des remarques transphobes, misogynies, des questions intrusives, des amis qui ne veulent pas faire évoluer une relation de franche camaraderie entre « mecs », des personnes qui veulent me dissuader de faire ce « choix », vont dire qu'elles veulent bien accepter, mais ne comprennent pas ou vont essayer d'analyser ce qui a pu se passer dans ma vie pour en arriver là. D'autres vont s'inquiéter de savoir par qui on est maintenant sexuellement attiré-e ou encore de savoir si ce n'est pas trop problématique qu'elles n'arrivent pas à me genrer correctement ou qu'elles m'appellent encore par mon deadname*.

Et il est vrai que même si une sortie de placard se fait toute une vie, il y a une

période plus intense ou je me suis outé* de nombreuses fois en peu de temps. Alors quand je sors de cette période, que j'ai encore de bons contacts avec mes proches, notamment ma famille, même s'il a fallu subir de la transphobie assumée ou non, remettre les pendules à l'heure, passer énormément de temps à rassurer les autres et faire de la pédagogie, ne plus se parler pendant un certains temps, s'engueuler ou plus, etc. Si après cette période j'ai ce bon contact, alors je dois dire que ma sortie du placard s'est « bien passé ». Et ça ne choque personne ?

UN GRAND MERCI AUX REPRÉSENTATIONS SOCIALES ET CULTURELLES ULTRA NÉGATIVES

*coming out : de l'anglais coming out of the closet, est le fait de sortir du placard concernant son homosexualité, sa transidentité, sa non binarité etc.

*cis : personne qui se ressent du genre qui lui a été assigné à la naissance

*transmisogynie : combinaison de transphobie et de misogynie, oppression spécifique aux personnes transféminines

*mégenrer : utiliser le mauvais pronom d'une personne, chose particulièrement violente pour une personne trans

*deadname : est l'ancien nom d'une personne qui a choisi de changer de nom. Ça peut être vraiment violent de l'utiliser pour désigner cette personne

*outé : conjugaison francisé de « coming out », est l'action de sortir du placard



Les travailleurs contraints de réclamer la continuation du système qui les tuent

Notre dépendance au système économique capitaliste et à l'Etat bloque les envies de révoltes.

D'un côté on constate des tas de problèmes récurrents et des aggravations. Souvent et à raison on se plaint, on comprend plus ou moins que tout ça découle d'un certain type de société, du modèle industriel, du capitalisme et de l'Etat.

Mais souvent on rechigne à pousser l'analyse, on a peur des basculements radicaux à opérer, on préfère subir et en rester à quelques réformes de sur-

face, à un aménagement du système, à quelques bricolages techniques et ajustements verbaux.

Et comme on est de plus en plus dépendant de ce système, que ce soit des productions industrielles, de l'Etat ou du capitalisme, il devient compliqué de rejeter et détruire ce qui nous « nourrit », même si cette « nourriture » est mauvaise et qu'elle entraîne des désastres ici et ailleurs.

Comme on dépend d'un travail pour vivre, qu'il soit salarié ou pas, et ce que ce travail est totalement lié à cette société ci, comment pourrait-on avoir envie de franchement démolir ce modèle economico-social ?

Plus précisément, comment un ouvrier, technicien, cadre, employé du nucléaire, de l'industrie chimique, de l'aviation, de l'automobile, du BTP, du ministère de la police ou de l'éducation, du transport routier ou de la logistique, du supermarché...etc. peut arriver à vouloir vraiment faire disparaître ce qui lui permet de manger et de payer son loyer ou son crédit ?

Du riche actionnaire à la plus pauvre

TOUS ACTIONNAIRES, TOUS PROPRIÉTAIRES, TOUS FLICS ?

des employées immigrées du nettoyage industriel ou de l'agro-industrie, les revenus de toutes et tous sont dépendants de ce système, tout simplement parce qu'il n'en n'existe pas d'autre.

Alors, que ça nous plaise ou non, on en est généralement réduit à réclamer ou supporter la croissance, le développement de la production, l'industrialisation ou la ré-industrialisation, l'innovation technologique...

Les capitalistes et les élus tiennent aussi ce langage et s'en délectent, notamment pour faire passer des projets inutiles et néfastes en utilisant partout l'argument de « la création d'emplois ».

Les travailleurs et travailleuses se voient poussés dans la même direction, ou en tout cas à rester tranquilles et à ne pas démolir la main d'acier qui les nourrit (très mal).

Tous actionnaires, tous propriétaires, tous flics ? Tel semble être l'idéal de la civilisation industrielle et de ses représentants.

Entre notre survie à court terme et les changements radicaux pour basculer vers des mondes meilleurs à moyen ou long terme, on a vite « choisi » dans la plupart des cas.

Comme des drogués, on réclame la continuité des doses, le sevrage est difficile, surtout que c'est la vie même qui est en jeu et que les autres perspectives sont bien minces.

La relative faiblesse des luttes sociales et écologistes, la perte du goût et de l'habitude pour les luttes collectives fortes (durement entravées par les conditions économiques et sociales et par les répressions policières) empêchent largement des révoltes permettant de rompre ce dilemme, pour à la fois stopper toutes les activités économiques néfastes ET fournir des moyens de subsistance décents et riches à toutes et tous. Voir sortir de l'Etat et du capitalisme (légal et illégal), en finir avec le monde de l'économie, berceaux des carnages en cours.

Dans les prochaines « crises », si des résistances ne se lèvent pas, on verra les mêmes recettes que durant le coronavirus : état d'urgence autoritaire, gestion technocratique et numérique, flics et répression partout, et quelques aides sociales pour qu'on garde la tête hors de l'eau et qu'on reste sage.

Ca marchera peut-être hélas jusqu'à ce que les catastrophes soient trop graves pour être « gérées », on verra alors des révoltes de pure survie. Ce sera sans doute trop tard pour éviter les boucles de rétroaction positives rendant la planète à peu près inhabitable, mais peut-être que ça limitera un peu le pire du pire du pire.

POURTANT, TRAVAILLEURS ET TRAVAILLEUSES ONT UNE FORCE ÉNORME

Pourtant, on le sait, travailleurs et travailleuses ont une force énorme, il leur suffirait d'arrêter de bosser, de réquisitionner et de faire fonctionner uniquement ce qu'ils jugent utile pour vivre et de démonter le reste, il pourrait ainsi faire chuter tout le système et pousser les conditions d'un autre monde.

Il suffirait de larges coordinations déterminées et de complicités hors des syndicats et des partis.

Mais tout est fait pour individualiser les problèmes et isoler les gens.

Mais des minorités luttent, et pourraient malgré tout obtenir ici ou là des déstabilisations avec des moyens adéquats ?

Ces minorités pourraient profiter des « crises » pour entraîner un basculement radical loin du système en place ?

Mais que feront les autres dans cette option ?

Se solidariser avec le monde qui les exploite et détruit tout, et appuyer la répression ? Ou surenchérir par des grèves générales et être solidaires ?



Camille Pierrette

THERAPIE

Se (re)construire

Dans un cadre agréable, nous proposons des séjours d'une semaine de maïnothérapie :

« construisant ma maison*, je me (re)construis moi-même. Je redécouvre l'architecture de mes structures porteuses intérieures et j'en rebâtis les accès négligés. Jouant de mes mains avec des matériaux nobles, je retrouve en moi la mémoire séculaire de la pierre comme de toute matière.

Je me réinscris dans un ordre ou naturel et culturel coopèrent et me ressource en une harmonie accueillante et protectrice »

Tarifs : 500/ €/ semaine . Dégressifs pour les groupes de dépressifs .

Prière d'amener ses outils personnels.

Contact : Espace pétaudière

www.mon.gouré.com

CASTEL / ANE

* les travaux réalisés dans le cadre thérapeutique resteront la propriété de la S.C.I organisatrice .

Michel Galy

L'inceste, le berceau de toutes les dominations

Sûrement, ai-je été bien naïf durant toutes ces années. J'ai du fermer les yeux et les oreilles pour ne pas entendre ce qui se chuchote, ce qui se dit à mot voilé. Pour ne pas voir ces douleurs nouées dans le secret, ces histoires que personnes ne veut entendre. **J'ai été complice par mon silence, mon détournement du regard devant l'innommable.**

Pourtant, dans mon entourage, dans les milieux politiques que je côtoie la question des violences sexuelles, les témoignages d'agressions et de viols sont nommées depuis plusieurs années maintenant. Le silence reste fort, mais les langues se délient, on s'est rendu compte de l'ampleur de la violence patriarcale et à quel point celui-ci s'insinue en nous, dans nos intimes, dans nos mots, nos postures, nos positions sociales. **Le patriarcat est bel et bien un des pieds sur lequel se structure l'État et son corollaire, le capitalisme.**

Mais tapie loin des oreilles et des regards se cache ce dont personne ne veut entendre parler.

IL EST TEMPS COLLECTIVEMENT DE SOULEVER LE TAPIS

Il n'est plus possible de fermer les yeux et les oreilles, les récits affluent, il est temps collectivement de soulever le tapis, de camper son regard face à l'océan de merde qui s'y trouve.

Il est temps de comprendre que l'inceste n'est pas l'interdit sur lequel se fonde notre société, mais plutôt le non-dit, le tabou sur lequel s'assoie le patriarcat.

Il est temps de mettre en lumière les vies détruites, les silences obtus, les responsabilités collectives.

Comment en est-on arrivé là ? Comment est-il possible que dans une classe de 30 élèves trois enfants se font violer régulièrement par un homme de leurs familles ? Comment est-il possible qu'on estime que 6 millions de personnes ont subi l'inceste en France ?

Comment est-il possible pour l'enfant de grandir sereinement lorsque le socle inconditionnel de l'amour parentale se confond avec l'intrusion dans le corps enfant et le secret ignominieux qui en découle ?

C'est avec les yeux hagards, la nausée au bord des lèvres que je me pose ces questions. Si on rajoute à l'inceste, dans un calcul insupportable, toutes les personnes qui ont subi des violences on contemple alors avec vertige un puits sans fond. Combien de personnes ont subi un viol, se sont faites agresser par un conjoint ou un proche, combien d'enfants violés par une personne de l'église, combien... Combien de violeurs, d'incesteurs, de brutes épaisses au gros poings... COMBIEN...

Comment, alors, ne pas regarder chaque homme autour de soi en demandant s'il en est ?

LE BOURREAU EST TOUT CE QU'IL Y A DE PLUS NORMAL

« Tous les jours, près de chez vous, un bon père de famille couche avec sa petite fille de neuf ans. Ou parfois elle lui fait juste une petite fellation. Ou c'est un oncle avec son neveu. » Ainsi s'ouvre Le Berceau des dominations, l'ouvrage de Dorothee Dussy sur l'inceste

Elisabeth Guigou, présidente de la toute nouvelle commission sur l'inceste estime quant à elle « nous côtoyons tous des victimes et des agresseurs sans le savoir ».

Cette phrase Elisabeth Guigou fait résonner en moi les récits de mon père qui a dû se cacher durant toute la seconde guerre mondiale, car fils d'une famille juive déporté et assassiné et qui me racontait qu'il n'a jamais pu aller en Allemagne. Cet impossible voyage n'était pas du à un sentiment nationaliste anti allemand mais plutôt au fait qu'il n'aurait pas pu croiser un humain en âge d'avoir vécu la guerre sans l'imaginer en bourreau, en collaborateur du système nazi, actif ou silencieux...

Je fais le parallèle entre l'histoire de mon père et l'inceste pour tenter d'imager autrement cette idée du bourreau qui peut-être n'importe qui. Loin de la figure du monstre le bourreau est tout ce qu'il y a de plus normal. Il peut être notre ami, un oncle éloigné, une personne insoupçonnable, inséré, dans des fonctions à responsabilité...

Pourtant, lors de ma scolarité, j'ai appris que l'inceste était un interdit, le socle sur lequel se fondait toutes les sociétés. Mais merde, comment peut-on se pavaner avec ces phrases toutes faites quand l'ampleur du problème ne laisse aucun doute sur le fait que l'inceste est au contraire le berceau des dominations. **Si dès les plus jeunes âges les enfants subissent des sévices sexuels, si la loi du silence n'est quasiment que l'unique horizon, si les chiffres défont**

IL FAUT DÉTRUIRE CET ENGRENAGE HONTEUX

l'entendement on peut alors parler de système. Et le système de domination patriarcale, ou l'inceste est la première des dominations, fait tout pour se protéger en invisibilisant le problème, en niant la parole des opprimés.e.s, en parlant d'erreur à la marge pour éviter de se remettre en question etc... On peut même dire que l'inceste et le capitalisme sont intimement liés dans le sens où l'inceste est l'un des premiers actes de la perpétuation de la domination hiérarchique car il nie la volonté de la personne qui le subit, créant un ordre social où effectivement il y a des dominants et des dominés.e.s. Les dominants n'étant jamais puni car il n'existe pas de conséquence aux actes menés par une personne d'une classe/collectif dominante vers une, dominée . (Je tiens à préciser que je ne cherche pas la punition pour ceux qui commettent l'innommable mais plutôt la réparation qui ne pourra exister qu'avec la chute des privilèges d'une classe dominante sur une autre...)

L'inceste, donc, se perpétue dans le silence et le déni de la parole. Dans son podcast « ou peut-être une nuit » Charlotte Pudlowski dit qu'à chaque fois qu'une brèche s'est ouverte et que la parole a émergé elle s'est vite refermée. Que la boîte de pandore se retrouve alors enseveli sous l'amnésie collective et qu'à

chaque fois qu'une nouvelle personne témoigne, c'est la même surprise face à l'ampleur du phénomène, **comme si la société dans son ensemble était atteinte du syndrome d'Alzheimer.** Essayez de parler du problème et vous verrez que souvent les regards se détournent, le silence se fait, et on change vite de sujet, vite, vite, vite pour éviter de devoir raconter quelque chose. Raconter un soupçon, le récit d'un.e camarade de classe, son propre inceste, le secret dans sa famille, une mère qui toute sa vie continue à fréquenter son père alors que de ses 5 ans à 12 ans elle s'est faite violer dans la salle de bain sous couverts d'amour débordant, d'une sororité qui est toutes passées sous les mains du grand-père dans le silence insupportable de toute la famille qui ferme les yeux et ne veut pas voir.

Je tremble de rage et pense au courage qu'il a fallu pour livrer des récits sur ces violences. Des récits à charge contre son propre père, son propre frère, son oncle, son grand-père.

Depuis peu les langues se délient comme jamais, le metoo de l'inceste est passé par là, des femmes et des hommes ont écrit leur récit afin que la loi du silence se brise, des podcasts et des documentaires permettent de comprendre l'ampleur du phénomène, mais il faut prendre part pour que la boîte ne se referme plus jamais. Il faut écouter les enfants et les croire, car il est bien rare qu'un enfant invente un tel récit, il faut que la peur s'insinue chez ceux qui pensent que dans leurs maisons les enfants sont leurs objets et qu'ils peuvent en abuser comme ils veulent.

Il faut détruire cet engrenage honteux, arrêter la spirale de reproduction des dominations, hurler à la face du monde que cela suffit, que la parole des sans-mots ne s'éteindra plus, que les tyrans des foyers, les violeurs insoupçonnés vont devoir rendre des comptes.

Il s'agit, je crois, de prendre part pour que le mur du silence s'effondre à jamais.

Il s'agit de prendre part pour détruire à jamais tous les systèmes de dominations.

Il s'agit de prendre part pour que la dignité et l'intégrité des toutes et tous ne soient pas un vain mot.





Te plains pas, c'est pas

l'usine, L'exploitation en milieu associatif, de Lily Zalzett et Stella Fihn

à Niet ! éditions

Le secteur associatif emploie en France 1,8 million de personnes, et il a bonne presse. Quand on travaille dans une association, on est censé y trouver du sens, on est censé être en adéquation avec des valeurs et non avec une logique de profit. Faire corps avec son boulot : une chance inestimable ?

À rebours de cette image, ce livre rend compte de modalités d'exploitation insidieuses, dissimulées derrière l'idéologie du civisme et de l'engagement associatif : rapports hiérarchiques brutaux, chantage à la responsabilité, injonction permanente à ne pas compter ses heures, utilisation sans mesure du bénévolat et des services civiques.

« Mais te plains pas, tu pourrais bosser à l'usine ! »

Ainsi nous leur faisons la guerre

de Joseph Andras

aux éditions Actes Sud

En 1903, dans une université londonienne, un professeur pratique une expérience sur un chien en vie. Révélée par deux jeunes femmes, l'affaire divisera bientôt toute la Grande-Bretagne. En 1985, sur un campus californien, un bébé singe est rendu aveugle dans le cadre de recherches sur les sonars. Une opération de sauvetage est organisée par le Front de libération des animaux. En 2014, à Charleville-Mézières, une vache et son veau tombent accidentellement d'une bétaillère sur une trois-voies, entraînant une traque policière dans toute la ville. Dans cette fresque en trois panneaux d'un siècle où s'entrecroisent les causes animale, sociale et féministe, l'évocation des rapports entre bêtes et humains à l'ère industrielle révèle la nature de nos relations ordinaires avec le reste du vivant.

Contre l'alternumerisme

de Julia Lăinae et Nicolas Alep

aux éditions La Lenteur

L'alternumerisme a le vent en poupe : cyberminimalisme, smartphones équitables, inclusion numérique, ateliers de détox digitale, logiciel libre, open data, démocratie en ligne, neutralité du net... ils sont nombreux à croire, (ou à vouloir nous faire croire), que la nouvelle économie de l'information pourrait tourner à l'avantage de tous ou, du moins, qu'on pourrait en contenir les effets les plus néfastes. Ce livre détruit méthodiquement cette théorie dangereuse, appelle à s'extraire de l'utopie numérique, à refuser la numérisation du monde.

Éboueur sur échafaud

de Abdel-Hafed Benotman

aux éditions Rivages/Noir

Son père le lui avait prédit : « Au pire ? Tu finiras éboueur. Au mieux ? Sur l'échafaud. » Marqué par cet oracle paternel, le jeune Faraht Bounoura n'est pas bien parti dans la vie. Entre la cruauté d'un père analphabète qui a quitté son Algérie natale pour la

France au lendemain de la guérie, et la folie d'une mère à la fois victime et bourreau, les enfants Bounoura rêvent de mener une existence « normale ». L'aîné a une passion pour le théâtre, il se retrouvera enrôlé de force dans l'armée algérienne. La cadette voudrait échapper à son milieu, elle s'égare dans la prostitution et la marginalité. Quant à Faraht, dit Fafa, il s'égare tout court. Jusqu'à la révolte. Et la prison.

Abdel Hafed Benotman n'a pas fini éboueur. Il n'est pas non plus monté sur l'échafaud, Quelque part entre les deux, il a fait plusieurs séjours derrière les barreaux. Il a aussi beaucoup écrit, entre autres ce « roman » où il se met en scène sous les traits de Fafa, l'enfant qui se bat pour survivre au sein d'une terrifiante tribu.

Sous l'humour décapant, l'émotion et la révolte affleurent en permanence, et Benotman pose des questions qui touchent de près à l'avenir de notre société.

Reprendre la terre aux machines

Manifeste pour une autonomie paysanne et alimentaire, de l'Atelier Paysan

aux éditions Le Seuil

Le temps joue pour nous : les AMAP, la Bio et les circuits courts apparaissent de plus en plus dans les médias comme dans nos assiettes – l'opinion publique est acquise. Si chaque consommateur change ses habitudes alimentaires, si chaque agriculteur se forme à l'agroécologie, alors la victoire est au bout de la fourchette.

Ceci est une fable.

L'appel à la responsabilité individuelle, ce « chacun doit faire sa part », ne mettra jamais fin au modèle alimentaire industriel et marchand. Celui-ci est une machine à produire artificiellement au moindre coût, une machine à confisquer les savoirs et savoir-faire, à enrichir les industries technologiques, à déshumaniser.

Il est temps d'échapper à notre enfermement dans les niches d'un marché alimentaire réservé aux classes aisées et de reprendre entièrement la terre aux machines. Ce manifeste propose de sérieuses pistes de rupture.

L'Atelier Paysan accompagne la conception et le colportage des technologies paysannes. Les auteurs, paysans, syndicalistes et militants, sociétaires de la coopérative, font le constat que les alternatives paysannes, aussi incroyablement

riches soient-elles, s'avèrent totalement inoffensives face au complexe agro-industriel, plus prédateur que jamais.

La croissance verte contre la nature

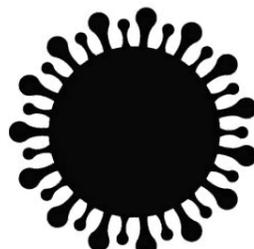
Critique de l'écologie marchande, de Hélène TORDJMAN

aux éditions La Découverte

Fabriquer de toutes pièces des micro-organismes n'ayant jamais existé pour leur faire produire de l'essence, du plastique, ou absorber des marées noires ; donner un prix à la pollinisation, à la beauté d'un paysage ou à la séquestration du carbone par les forêts en espérant que les mécanismes de marché permettront de les protéger ; transformer l'information génétique de tous les êtres vivants en ressources productives et marchandes... Telles sont quelques-unes des « solutions » envisagées aujourd'hui sous la bannière de la transition écologique, du Pacte vert européen ou du Green New Deal pour répondre tout à la fois à la crise climatique, au déclin de la biodiversité et à la dégradation de la biosphère. Sont-elles vraiment en mesure de préserver la planète ?

En disséquant les ressorts idéologiques, techniques et économiques de ce nouveau régime de « croissance verte », Hélène Tordjman montre que ses promoteurs s'attachent plutôt à sauvegarder le modèle industriel qui est la cause de la catastrophe en cours. (...) L'attribution de prix aux « services écosystémiques », le développement de dispositifs de compensation écologique ou les illusions d'une finance prétendument verte stimulent un processus aveugle de marchandisation de la nature.

Loin d'opérer la rupture nécessaire avec le système économique qui nous conduit à la ruine, ce mouvement témoigne en réalité d'une volonté de maîtrise et d'instrumentalisation de toutes les formes de vie sur Terre et d'une foi inébranlable dans les mécanismes de marché. Refuser cette fuite en avant est le premier pas à engager pour tracer enfin une autre voie.



La COMLOTINE

Le clip du Sanglier râpé !

Alors ouais ce monde est fou
Ce monde est fou sérieux
Nan nan c'est pas les médias qui m'ont dicté mes codes
J'aime bien bouffer voilà ma recette
Sortez la complotine on va nous-même la faire
Alors ouais je la distille
Ouais ouais je décolle

C'est pas les politiques qui m'ont dicté mes codes
Tu veux la vérité ? alors pour y voir clair
Saupoudre ton plat avec parcimonie

Des putains de décennies qu'on nous sert tout préparés
On te demande de voter mais surtout pas de chercher
Découvrir des vérités, les centrales en danger
Si sa pète le nuage cette fois il va bien passer

Et nos routes et nos barrages, la santé, nos forêts privatisées
Benalla, les passe-droits, la violence policière à tour de bras
l'IGPN qui couvre tout ça pour faire perdre tous leurs droits
A leurs opposants

Cette bataille trouve son terreau dans la guerre de l'info
En continu, l'actu, elle afflue, et leur but
Houhouha ! c'est bien qu' tu sois perdu...

La complotine

Hey hey ! N'oublie pas
Que si tu prêtes à la malveillance
Ce que la bêtise suffit à expliquer
C'est alors que t'en bouffe trop et qu' c'est toi qui d' vient idiot !

La complotine

Ha c'est bon pour la cuisine
Ha mais si t'en mets trop
Ha bein tu d' vient idiot !
La complotine
Ha c'est bon pour la cuisine
Ha mais si t'en mets trop
Bein t'en vois partout des complots !

Hey hey je t'ai vu t'en abuses à tous les repas
Et ça y est, t'es parti dans la confusion des combats
Devenir anti-vaccin parce qu'on est anti-système ?
Putain ! c'est un drôle de théorème !
La surdose de complotine entraîne la confusion mentale

Et c'est là qu'arrive les 4 fantastiques
Les dealers soi-disant éveilleurs
Les drogués longue durée qui sont complètement ailleurs
Balivernes et croyances dénuées de sens
Les politiques connaissent bien ce syndrome
C'est celui qui se bat contre des fantômes
Et putain là du coup ce n'est pas un scoop...
Mais on s'est transformé en putain fourchette à soupe !

Halala qu'il est bon dans ces moments-là
De se faire mousser même si l' traitement marche pas
Peu importe de d'venir la risée des chinois
L'important aujourd'hui c'est qu'on parle de moi...

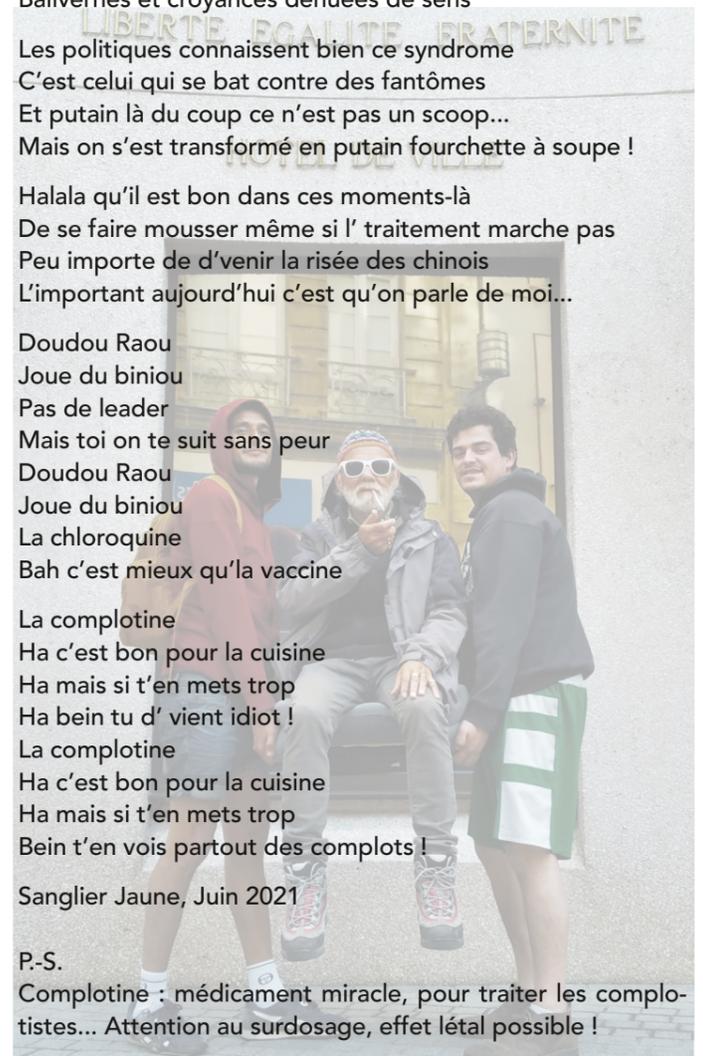
Doudou Raou
Joue du biniou
Pas de leader
Mais toi on te suit sans peur
Doudou Raou
Joue du biniou
La chloroquine
Bah c'est mieux qu'la vaccine

La complotine
Ha c'est bon pour la cuisine
Ha mais si t'en mets trop
Ha bein tu d' vient idiot !
La complotine
Ha c'est bon pour la cuisine
Ha mais si t'en mets trop
Bein t'en vois partout des complots !

Sanglier Jaune, Juin 2021

P.-S.

Complotine : médicament miracle, pour traiter les complotistes... Attention au surdosage, effet léthal possible !



Quelques réflexions sur l'engagement et le non-engagement

Un atelier d'écriture à Die au cinéma occupé a posé un peu à la question de l'engagement, un sujet complexe et important. Voici en vrac quelques débuts de réflexions que j'en ai tirées.

On pourrait définir l'engagement comme des actions personnelles qui sortent du pur intérêt égoïste et qui se mettent au service altruiste de questions collectives et du bien commun.

Il peut exister toute sorte d'engagements personnels : pour LREM, pour l'extrême droite, pour le techno-capitalisme, pour l'anarchie ou l'écologie radicale, contre la 5G ou pour les intelligences artificielles. **Il existe donc fatalement des engagements opposés, ce qui est source de débats et de conflits.**

Qui a raison, où est la voie la plus juste ou la plus démocratique, comment cohabiter et faire des compromis, qui décide, au nom de quoi, etc. ?

Ici je m'intéresse surtout aux engagements pour la justice sociale, pour l'écologie et les droits humains, pour l'émancipation populaire et politique, pour des sociétés vivables pour toutes et tous.

UN CERCLE VICIEUX TANT À RÉDUIRE L'ENGAGEMENT CONTESTATAIRE

Souvent, on s'engage d'abord sur ce qui nous touche, sur des sujets forts localement, des questions qui résonnent en nous pour une raison ou une autre.

A notre époque, on constate une perte de l'engagement sur la durée. Les personnes papillonnent, peuvent être là pour une action ponctuelle, mais ne veulent pas s'engager sur des tâches récurrentes avec un suivi régulier et des responsabilités.

On pourrait expliquer ça par :

- Un goût pour une liberté très individuelle, libérale, encouragée par cette société et ses organes d'éducation et d'information. On confond la liberté avec l'absence d'attaches et de responsabilités
- Le rejet du côté parfois « sacrificiel » du militantisme, ou simplement la peur de cette possibilité
- Une précarité et une instabilité plus grande, due aux difficultés de l'emploi et du logement

Plus généralement, le non-engagement pourrait s'expliquer par :

- La peur (du qu'en dira-t-on, du licenciement, de la répression...)
- L'égoïsme et le chacun pour soi
- L'habitude enseignée et déresponsabilisante de laisser faire dirigeants et experts
- L'accaparement des énergies par le travail et la survie quotidienne
- L'éclatement des classes sociales en îlots individualistes de plus en plus petits et incapables de lutter de concert pour des objectifs partagés
- La préférence pour supporter un maximum les problèmes tant que c'est possible
- La valorisation des loisirs, des vacances, de l'insouciance et la dévalorisation de l'engagement (surtout de l'engagement contestataire, l'engagement consensuel est au contraire valorisé, comme l'aide humanitaire ou sociale non critique)
- Le découragement face à notre im-

puissance dans le cours de la société

- La disparition des dispositifs d'éducation populaire et politique qui forgeaient une culture commune et un goût, une habitude, pour la lutte

Dans nos sociétés très séparées et non démocratiques, où règnent la concurrence économique permanente et la compétition, où les inégalités profondes s'étendent, où les classes sociales et aussi les personnes (règne du distanciel numérisé) se croisent de moins en moins, les conflits et les intérêts sont exacerbés, les décisions sont accaparées par des pros, des experts et des capitalistes. Elections et institutions ne servent qu'à reconduire plus ou moins la même chose.

L'engagement est donc indispensable pour faire bouger positivement les lignes, mais il est très difficile, ne disposant pas de bases légales ou reconnues pour exister et peser.

Quand peu de personnes s'engagent, les choses deviennent encore plus difficiles et pèsent sur les épaules de quelques unes, qui alors sont débordées, fatiguent. L'engagement devient alors moins attractif. Et ce cercle vicieux tant à réduire l'engagement contestataire,

l'action suivie pour des changements radicaux, profonds, utopiques. Les micro-gestes, les happenings ponctuels, les mini-pas, les actions symboliques et la communication remplacent de plus en plus souvent les luttes fortes sur la durée porteuses de changements.

Ces types d'actions « communicationnelles » défavorisent les classes populaires et favorisent les classes ayant eu un certain niveau d'éducation, une aisance et une culture de communication.

D'autant que les puissants et le capitalisme ont fait en sorte, mécaniquement ou volontairement, de réduire certaines bases utiles à l'engagement contestataire : droit de grève et syndicats affaiblis, précarisation générale, statut des chômeurs ou des fonctionnaires affaibli, destruction des contrats aidés aux associations, moindre soutien aux associations (surtout les plus remuantes), pressions immobilières du marché et expulsions des squats qui nuisent aux envies de lieux autonomes partout...

L'engagement pour le bien commun, l'engagement politique et social, n'étant pas prévu et intégré dans l'organisation de la vie quotidienne, il est le fait le plus souvent soit de gros groupes d'intérêts, de lobbys qui ont les moyens de payer des locaux, des salariés et des campagnes de com (ce qui favorise les riches et le capitalisme), soit de personnes vraiment motivées prêtes à passer du temps et de l'énergie bénévolement. **Cette asymétrie fondamentale en faveur des possédants et puissants du système en place favorise le statu quo.**

Comme la précarité s'étend, le bénévolat devient plus difficile, et ce sont souvent des retraités qui s'engagent.

J'observe aussi que l'engagement, au delà de traditions culturelles ou fami-

liales, n'est pas du à des questions de classes sociales, d'âge, de genre, d'origine. **Certain.e.s réagissent ou pas face aux mêmes faits. Le fait de s'engager ou pas est donc largement du à la part de liberté irréductible qu'on porte en nous.**

Même quand, rationnellement, lucidement, on constate qu'il n'y a pas d'espoirs de changements profonds, certains s'engagent quand même, pour rester debout et vivant, pour mieux supporter cette société en luttant, d'autant que de petites avancées permettent de tenir.

Pour contrebalancer l'impression que l'engagement pour l'émancipation sociale et pour des sociétés vivables est faible, écrasé, **on peut se rappeler que les révoltes et changements positifs et conséquents sont quasi-toujours initiés par des minorités.**

Encore faut-il bien sûr que ces minorités existent et agissent avec pertinence.

Comment favoriser l'engagement ?

Quelques idées :

- créer des lieux autogérés de rencontre et d'organisation, d'éducation populaire et politique
- chercher à rencontrer et écouter des personnes d'autres classes sociales
- réoccuper les rues et les espaces populaires par diverses activités au lieu de rester sur internet et entre-soi
- gagner des luttes, être plus offensif (on est plus attiré par les « gagnants »)
- développer la contre-information, parler frontalement des problèmes pour contrecarrer la propagande officielle du « tout va bien on s'en occupe »
- se répartir les tâches pour ne pas s'épuiser
- favoriser les activités d'autonomie matérielle collective pour être un peu moins sous le coup de la précarité et de l'isolement, et du même coup s'entraîner à agir collectivement

Mais pour favoriser l'engagement il faut des personnes engagées, on en revient au problème « de la poule et de l'oeuf »...

Camille Pierrette



NOUVEAU !

Abonnement à Ricochets

- Et voilà, on ne cesse de grandir, et pour fêter ça on lance la possibilité de s'abonner à Ricochets pour 5 numéros (+/- un an de journal papier au vu de notre rythme de parution).
- Pour s'abonner il suffit de nous envoyer vos coordonnées postales avec un chèque à prix libre à l'ordre de Christine ANDRÉ (ou de payer via notre « Pot commun » en ligne : <https://link.infini.fr/pot>, en indiquant bien votre adresse).
- Vous pouvez envoyer vos chèques à Ricochets, chez L'Hydre, 1 rue de la République 26400 Crest.

Climat/écologie : un sujet survolé

Je remarque que très très peu de partis, assos, mairies, comcom, collectifs... proposent des débats ou présentations consistants sur les questions de climat et d'écologie.

Tandis que les médias de masse en parlent de manière superficielle ou spectaculaire. On ne veut pas aller au fond et aux causes des problèmes ?

On pense que ça va s'arranger tout seul ? Ou que les institutions étatiques et capitalistes, responsables des problèmes, vont tout sauver par miracle à la dernière minute en se sabordant et faisant l'inverse de ce qui les caractérise ? On préfère ne rien voir, on est trop pris par la vie quotidienne ?

On pense que des idées et actions vont émerger tout seul ?, qu'il est vain de discuter du fond avec les quidams ?, que c'est un sujet réservé aux experts ?

Ils voulaient aller danser, il voulait aller danser...

Danser à Redon

L'homme en noir s'est agenouillé,
visière baissée,
il a visé, il a tiré ;
Touché !

L'homme en noir a rengainé.
Jus écarlate de grenade écrasée,
rose de sang vite éclore,
le teufeur a crié !
Sa main a tremblé.

Désormais manchot royal,
tu ne pourras plus
prendre ta tête entre tes doigts
pour pleurer.
L'éborgné viendra t'aider.

L'âme de Steeve
débordera des limbes humides
pour serrer ta paluche fantôme.

Les poissons de Nantes
l'avaient prédit :
au parfum des lacrymos
on ne peut plus danser...

Pourtant ils voulaient danser.
il voulait danser.
Ils voulaient seulement danser
Ils voulaient seulement danser...

MG